# AYI KWEI ARMAH : UNE CONSCIENCE EXIGEANTE

PROF SERY BAILLY

Au contraire de l'image d'ermite reclus et du misanthrope plein de ressentiment qu'on veut lui coller, Ayi Kwei Armah ambitionne de nous réconcilier avec nous-mêmes pour exister dans le monde avec les autres peuples et affronter ensemble une mondialisation décriée aussi bien par Armah que par Edgar Morin[1].

Ma rencontre avec le premier roman de l'écrivain remonte au milieu des années 1970. C'était au cours de mes recherches qui m'ont conduit vers la thèse de troisième cycle avec le thème « Le désenchantement dans la littérature africaine de la deuxième génération ». A cette époque nous admirions sans retenue le livre de Charles Larson *The Emergence of African Fiction*. Notre aîné et maître feu Dailly Christophe n'était pas séduit comme nous car il avait le recul et la hauteur qui nous manquaient.

La traduction du premier roman d'Armah par mon directeur de thèse Robert Mane et son épouse nous a donné l'occasion d'organiser le premier séminaire sur cet auteur en 1978. Ce séminaire a été le début d'une longue amitié qui me lie au professeur Atta Britwum dont la présence nous honore encore aujourd'hui. C'est par son entremise que j'ai pu brièvement rencontrer Armah à Dakar au début des années 80 dans le cadre de ma thèse d'Etat intitulée « Ayi Kwei Armah et le problème de la libération africaine ». Je n'aurai pas dit toute ma reconnaissance à mon ami Attasi je ne disais pas que c'est chez lui à Cape-Coast que j'ai écrit les dernières lignes de ma thèse.

Du séminaire de l'ILENA de 1978 au colloque de cette année 2015, il est passé beaucoup d'eau sous les ponts et dans l'histoire de l'Afrique. Pourquoi organiser ce colloque d'hommage ? D'abord par devoir. Tout communicateur, l'écrivain en est un, a besoin de savoir si des personnes l'ont entendu et compris ? Cela est vrai, même s'il est tout aussi attesté que ce n'est pas sur la place du marché, comme le dit la maître Ocran, qu'on obtiendra le salut. Ensuite par nécessité. En une période où d'aucuns s'interrogent sur la pertinence des études littéraires et peut-être même sur la présence des littéraires dans notre monde à nous. Nous avons besoin de

[1]Edgar Morin et Michelangelo Pistoletto, *Impliquons-nous*, 2015, p. 31.

savoir pourquoi, dans son livre *Le capital-lettres* (1990), Alain Etchegoyen dit que « Les romans nous préparent à la vie ». Par-delà les limites du sous-titre *Des littéraires pour l'entreprise*, l'occasion de ce colloque est propice pour se demander comment les lettres nous y préparent.

Dès le commencement, notre auteur a été incompris dans son milieu familial. Mais il est surtout un défi pour les critiques littéraires. Nous venons dire qu'il y a bien des valeurs à s'approprier chez Armah pour la renaissance africaine. Ce travail heuristique nous incombe, citoyens, lecteurs et critiques d'aujourd'hui, mais surtout aux jeunes Africains qui sont les héritiers de demain.

## I. UN DÉFI POUR LES CRITIQUES

Il y a des débats et des polémiques que beaucoup dans cette salle ignorent. Ils font partie de l'histoire littéraire africaine. Mais ils sont d'actualité dès lors qu'ils ne se sont pas estompés ou n'ont pas disparu. L'affrontement a été si dur qu'Ayi Kwei Armah a publié en 1977 un article intitulé « Larsony or fiction as criticism of fiction ». Dans celui-ci il a créé un néologisme « larsony » en modifiant le nom du critique pour le faire coïncider avec le mot anglais « larceny » qui signifie larcin, vol mineur. Pire qu'une incompréhension, il y avait une posture qui était une imposture à dénoncer. Il y avait à exposer une tentation autoritaire, celle d'une tradition occidentale habituée à définir les autres sous le couvert d'une prétendue scientificité.

En effet, se fondant sans doute sur la théorie du modèle antagonique, la représentation des forces qui s'affrontent dans l'œuvre d'Armah a été identifiée à une bataille d'indiens et cow-boys ou de bandits et policiers. Se trouvait ainsi disqualifiée toute lutte anti-impérialiste ou pour l'égalité, le respect mutuel et le partage équitable, tout combat contre la dépersonnalisation et la dépossession. Certains éminents Africains, dont Chinua Achebe, ont pensé qu'Armah desservait l'Afrique, le faisant passer pour « anti-africain ». Un critique occidental a même osé identifier Koomson à « Come soon ». Quel intérêt avons-nous à voir Koomson revenir sans un parcours de repentance et de réforme éthico-politique ? Pour lui, il suffisait de jouer sur les consonnes et les voyelles. Pour nous il y va de notre salut ! Peu m'importe les noms des protagonistes, seuls les paradigmes m'intéressent ici dans une dialectique à maîtriser.

A propos de cet imbroglio critique, j'ai déjà fait mon autocritique personnelle. Ma première approche de *L'âge d'or n'est pas pour demain* a été trop lùkascienne et pas assez

dialectique. J'étais en quête de « fondements objectifs et concrets, c'est-à-dire peu sensible à la capacité rédemptrice de la crise et de l'impuissance ». Je cherchais des héros sans peur et sans reproche et n'avais pas assez de disponibilité critique pour les personnages souffrants mais désirants que j'avais devant moi. En lui rendant hommage après sa disparition accidentelle en 1987, j'ai donné raison à Dailly Christophe (Voir *Porteurs d'espoir*). Je devais découvrir par la suite, grâce au philosophe Niamkey Koffi, l'école de Francfort et son esthétique négative dont la démarche m'a aidé à rendre compte des premières œuvres d'Armah.

La conclusion de ce débat méta-critique est simple. L'œuvre doit inspirer les choix méthodologiques de son évaluation. En disant cela, nous devons nous garder de tout angélisme car la théorie est aussi un enjeu de combat. Il est possible de convenir ensemble qu'Ayi Kwei Armah a évolué d'une posture justiciable d'une approche liée à la dialectique négative ou à la mise en crise (les trois premières œuvres) vers un modèle qu'on pourrait qualifier d'épique (les œuvres ultérieures)[2].

La traduction du premier roman d'Armah m'a permis de voir aussi l'existence d'un enjeu culturel. J'ai compris, avec cette traduction faite par mon directeur de thèse, que l'insulte fait partie d'un héritage culturel. Quand le chauffeur de taxi manque d'écraser « l'homme », il insulte la mère de ce dernier. Mais la traduction dit « espèce de babouin sans ses deux ». Combien d'Africains se sentiraient ainsi insultés ? Non pas qu'ils assumeraient leur cousinage avec les babouins mais ils tiennent davantage à leurs mères, à l'image de leurs frères et sœurs africains-américains dont l'insulte favorite est « mother fucker » ! Insulte ou forme de plaisanterie, cette expression constitue un identifiant culturel pour cette communauté.

La seule bataille qui vaille la peine, c'est de produire du sens avec la rigueur requise pour être honnête envers nous-mêmes et envers notre histoire. L'engagement dans les œuvres et dans la vie de l'écrivain mérite toute notre attention mais qu'il nous soit permis d'insister ici sur la question de l'exigence de cohérence qui caractérise Ayi Kwei Armah.

## II. UN MODÈLE D'ENGAGEMENT ET DE COHÉRENCE

[2]Armah critique le refus de la réversibilité après la phase d'ascension héroïque mais l'épopée a des vertus dont nous devons profiter pour nous libérer.

L'action que nous menons aujourd'hui avec ce colloque ne doit pas conduire qu'à des accomplissements individuels comme les thèses et les promotions au CAMES. Il s'agit de concevoir le chemin de la renaissance africaine et de former les acteurs qui doivent la réaliser. C'est à nous les Africains qu'Armah s'adresse principalement. Nous devons l'assurer que nous l'avons entendu et que nous travaillons à le comprendre en vue de réaliser notre thérapie individuelle et collective.

Le concept central ici est le chemin, *The Way*, qui relève à la fois de la question de l'itinéraire et de celle de la destination. Afin de le faire mieux intérioriser, en me gardant de recourir à Attali, Morin ou Hessel, permettez-moi de le rapporter à un chansonnier et un anthropologue de chez nous, Tima Gbahi et Memel-Foté.

Dans sa chanson *Babo Naki*, l'un nous montre sept enfants qui vont à la recherche de leur père disparu, chacun avec son talent. Le premier qui ouvre la voie est *Guibrénipi*, celui qui doit, selon son nom, retrouver les traces et trouver le chemin. C'est l'éclaireur. Sans lui, les autres n'auront même pas l'occasion de faire valoir leur talent.

Chez l'anthropologue, le concept opératoire est le *« waa-bhli-nié »*[3] qu'il traduit par « l'être ensemble » mais qui me parait mieux rendu par « le cheminer ensemble ». On en perçoit mieux l'enjeu si on sait que le verbe « bhli » désigne à lui seul trois actions : parcourir un chemin (cheminer), se perdre et enfin tomber. Armah veut nous donner des moyens pour cheminer ensemble sans tomber ni nous perdre, la voie pour la reconstitution de l'*Ebibirman*, le pays des Noirs, et arriver à la destination qu'Ahmadou Kourouma appelle *Hèrèdougou* (Le pays du bonheur).

La dialectique du chemin et de la destination qu'on retrouve en religion, notamment dans le christianisme, et en politique, est au cœur de la problématique de la cohérence. Le premier doit conduire à la seconde quand celle-ci doit nécessairement se refléter dans celui-là. C'est cette harmonie qu'on nomme cohérence et qui renvoie à l'idée de sincérité et parfois d'intégrité. On

[3]« Le vent et la toile d'araignée ou de l'unité du monde dans la pensée négro-africaine » (1973)

doit bien comprendre l'angoisse des apôtres qui se demandent comment ils pourraient connaitre le chemin quand ils ignorent la destination[4].

C'est sans doute parce le *Indignons-nous* de S. Hessel n'a pas suffi ni ses propres ouvrages *La Voie : pour l'avenir de l'humanité* (2011) et *Le chemin de l'espérance* (2011) publié avec Hessel, qu'Edgar Morin revient en 2015 avec *Impliquons-nous*, qui est un dialogue avec le peintre italien Pistoletto. L'indignation est théorique et parfois sélective, l'implication est action concrète et solidaire.

La richesse de l'œuvre d'Ayi Kwei Armah est telle qu'il faudrait un colloque mobilisant de très nombreux participants pour la défricher dans toutes ses dimensions. Je peux cependant en évoquer quelques thèmes de grande actualité : statut et évaluation des migrations, la question de l'eau en particulier et de l'environnement en général face l'irresponsabilité des hommes, la liberté et l'unité, les prédateurs internes et externes, les questions du genre et aussi de la solidarité. Aujourd'hui dans notre contexte de doute et de disqualification mondiale, le défi principal est la cohérence éthique et politique. C'est en cela, dans la grande forêt de nos écrivains et intellectuels engagés, que réside le mérite d'Ayi Kwei Armah. Cette cohérence peut être située au moins à trois niveaux.

Le premier concerne ses lieux de vie. Il aurait pu retourner au Ghana pour y vivre et occuper de hautes fonctions. Mais par choix volontaire et non pour des raisons de sécurité et d'exil politique, il s'est établi successivement en Afrique du Nord, à l'époque où la plupart des révolutions africaines y avaient des représentations, en Afrique australe, au cœur d'une sous-région dominée par l'apartheid, en Afrique de l'Est, où une expérience originale, celle de l'ujamaa, s'y déroulait et enfin au Sénégal, en Afrique de l'ouest.

L'Afrique entière est son champ de combat. Quel écrivain peut le défier dans cette sorte de panafricanisme spatial ou géographique ? Nous sommes loin de ce qu'on appelle transhumance car celle-ci consiste à aller là où l'herbe est verte et offerte. Adaptations culturelle, politique, et financière, telles sont les souffrances qui accompagnent la cohérence ici. Armah est plus que panafricaniste. Il est Africain ! Il vit cette identité en attendant la nationalité africaine.

[4]E. Morin a raison aussi de nous rappeler le propos de l'écrivain Antonio Machado en disant « Le but, c'est le chemin lui-même », op. cit., p.57.

La cohérence, c'est aussi la figure du guetteur. Quand on pense au veilleur ou à la sentinelle, on voit qu'il ne doit pas dormir pour ne pas que sa société soit surprise par des forces adverses. On connait le mythe de zakouato qui a dormi et qui a décidé de couper ses paupières pour ne plus jamais être pris en défaut. Veiller, c'est alors se priver de tout ce qui conduit à l'aliénation, à l'assoupissement de la vigilance. L'ascétisme ainsi évoqué demande beaucoup de volonté et de capacité de résistance. Il a même un coût : la maladie (de Solo dans la fiction et d'Armah en Algérie), les dettes qu'il faut rembourser malgré le refus des donateurs et la précarité de l'emprunteur. Le remboursement est opposé à l'esprit de dépendance qui s'accommode d'aides qui reproduisent l'asservissement. Qu'on se souvienne de la mise en garde de l'économiste John Maynard Keynes après la première guerre mondiale. Il a dit qu'en faisant payer un tribut de guerre à l'Allemagne, elle redeviendrait puissante. C'est ce qui est advenu avec le 3ème Reich.

Comment un guetteur pourrait-il ne pas veiller sur sa propre vie ? La relation de Modin Dofu avec Aimée Reitch constitue une faute d'incohérence tragique. Le nom de l'un, « le Noir qui aime », est à mettre en rapport avec le prénom de l'autre, Aimée, qui n'a pas d'obligation sentimentale. Elle peut se contenter d'être amante et non aimante. L'amour peut entrainer ce qu'Armah appelle « fusion-confusion », sa compagne étant la métaphore du poison qui le détruit. En effet, cette relation le conduira à une mort stérile. Son sang versé dans le désert n'a aucune chance de régénération.

Les Africains comprennent qu'ils doivent s'isoler du virus d'Ébola mais ils ont du mal à concevoir qu'on veuille les prémunir contre les valeurs qui les aliènent et les tuent.

Dans la fiction comme dans la réalité, le paradigme d'Isis la sœur et amante protectrice est bien pourvu avec Maanan, Juana, Naita, Ast, Netta et d'autres. Mais la souffrance la plus grande du veilleur n'est-elle pas de devoir se tenir à l'écart de ceux qu'il veille et aime ? L'éloignement de la famille, surtout de la mère après le décès précoce du père, constitue une source de souffrance dont la fiction se fait l'écho, notamment dans *Fragments*. Le Maître est seul et souffre de sa solitude. Il en va de même pour des personnages qu'afflige leur isolement : Baako Onipa (homme seul), Solo Nkonam (je marche seul) et Modin qui est rejeté par le mouvement de libération auquel il voulait adhérer. L'homme quant à lui, il est plutôt mal accompagné et cherche à survivre.

Voici le témoignage d'Ayi Kwei Armah sur sa mère :

> *… my companion was my mother, Esi Bosoma Inse. She loved my father for his intelligence and education. After she lost him, she made e her consolation. When I found my own direction, she could not forgive the betrayal of her dreams. She understood my one desire was to be part of a society yet to be created – Africa. The hard thing was accepting that.*

En nous mettant à la place des familles qui ont hésité à accepter qu'un fils ou une fille entre en religion, surtout chez les catholiques qui exigent pauvreté et chasteté de leur clergé, on comprend mieux les enjeux. On est presque criminel de ne pas se disposer à satisfaire les besoins matériels des siens, « the loved ones », les parents bien-aimés, et surtout, pour des Africains, de prendre le parti de ne pas faire des enfants pour prolonger la lignée. Toutes les familles qui ont fini par accepter, ont pensé à l'idée de Dieu et de salut. Cette comparaison permet de comprendre ce que l'écrivain a dû ressentir et souffrir, lui qui était très brillant et promis sans doute une grande carrière professionnelle. Armah apparait donc comme un thérapeute isolé dans la forêt de l'Est et dont les proches ne voient pas son choix de vie les conduire vers le salut.

Cette comparaison doit aussi être rapportée à notre pratique de la démocratie dans laquelle, les candidats ne peuvent décevoir les appétits des électeurs prêts à les sanctionner si leurs désirs ne sont pas satisfaits, si leurs voix ne sont pas achetées. Est-ce le candidat qui doit proposer une nouvelle vision ou le peuple des votants dont on doit suivre les habitudes tenaces et souvent mortifères ? Grobli Zirignon n'a-t-il pas raison de dire que l'argent est la « merde du diable » ?

Un aspect de la cohérence est l'interdiction faite aux thérapeutes de fréquenter les cours royales. Même s'il s'est rendu à Kumase, Damfo n'est pas devenu Esuman, ce thérapeute qui a mis ses connaissances au service de la royauté. Malgré ses doutes et ses préventions, il a donné une chance au front anti-impérialiste conduit par le Srafo Kra Asamoa Nkwanta. Cette expérience a permis d'exposer la duplicité de l'aristocratie qui a fait échouer la résistance face aux troupes du Général Wolseley. A chacun de tirer des leçons de l'échec de l'alliance avec l'aristocratie qui a conduit à la destruction de Praso, village des thérapeutes sur le fleuve sacré le Pra. La mort de Nyaneba sonne comme la sanction de cette stratégie.

Il importe de rappeler que la crise d'Asamoa Nkwanta lui-même résulte de sa propre incohérence. Tant que les sacrifices humains ne concernaient que les autres, il s'en était accommodé. C'est la mort de son neveu qui le conduira vers une nouvelle conscience. Il est tout aussi incohérent de demander aux esclaves de se battre pour la liberté de la nation Ashanti.

Enfin, si le mode et les lieux de vie sont source de douleurs, la cohérence de l'homme de renaissance, tout en ne conduisant pas à des tourments semblables, ne relève pas moins de la même éthique de la cohérence exigeante.

Comme dans toute renaissance, occidentale ou autre, la totalisation est un choix incontournable. La pratique va avec la théorie, le passé éclaire le présent et le futur, l'étude des langues anciennes favorise l'humanisme authentique, l'attachement à l'Égypte ancienne s'en trouve ici justifié, l'oral et l'écrit se complètent ou s'interpénètrent, la liberté et la solidarité cheminent ensemble, de même que l'iconoclasme et l'invention. Le remembrement doit suivre le démembrement. Parce qu'ils ne bénéficient pas de la générosité des mécènes d'autrefois, les écrivains doivent considérer l'écriture comme un métier à part entière qui s'enseigne et s'apprend pour en vivre. De là l'ouverture du front de l'édition (Per Ankh) et de la formation à l'écriture (Per Sesh) qui font partie de la même bataille.

A l'image de Galilée et de Léonard de Vinci, la science de Damfo vient confondre les charlatans qui croient pouvoir arrêter l'avancée des troupes britanniques rien qu'avec du fil rouge magique. Parce qu'il critique, entre autres pratiques, cet obscurantisme, les pouvoirs monarchiques et les sacrifices humains, nul ne peut dire qu'Armah idéalise l'Afrique.

A partir de là, nul ne peut se demander pourquoi le héros de notre colloque s'implique dans tant de domaines d'action. Enfin, dans toutes les renaissances, en pensant notamment aux apprentis des ateliers italiens et aux élèves de Tolson dans *The Great Debaters*, on notera que la formation des jeunes constitue une tâche primordiale. Ils doivent recevoir et enrichir l'héritage.

## III. RECEVOIR ET PROLONGER L'HÉRITAGE

Les maîtres d'initiation sont présents et disponibles. Nous devons commencer par le Maître (Teacher), ensuite viennent Ocran, Isanusi, Damfo, Tété. Tout lecteur d'Armah peut voir que dans les premières œuvres, ils sont isolés et malheureux parce qu'ils ne possèdent pas les

objets désirés par la population qui ne veut pas des valeurs dont ils disposent. Quand l'homme va chez son mentor et Baako chez Ocran, ils sont en situation d'échec et c'est pour partager leur détresse. Celle-ci explique sans doute pourquoi Modin n'a pas été recruté pour la révolution conghérienne. Les premiers maîtres aident tout de même à comprendre le contexte historique et rassurent sur la capacité critique du héros isolé. En revanche, la nouvelle vague de jeunes arrive avec sa détermination et n'a besoin que d'un encadrement moral et idéologique.

Mais le lecteur constatera aussi que dans les œuvres suivantes, les jeunes, à savoir Abenan et sa génération, Densu et Ajoa, et même Asar et Ast, vont tous à la recherche et à la rencontre des maîtres d'initiation.

N'oublions pas que c'est grâce à l'historique Isanusi que Chaka est devenu ce qu'il représente pour les Africains. C'est à dessein qu'Armah écrit à propos de ce dernier que sa vie est « le récit d'une amitié entre la connaissance, le talent, et la détermination ».[5] Souvenons-nous également que le nom Nandi qu'on retrouve dans *Two Thousand Seasons* est celui de la mère de Chaka. On ne s'étonnera pas qu'Isanusi aille nager pour se ressourcer ou pour demeurer dans un environnement susceptible d'entretenir et de préserver ses valeurs. Les maîtres d'initiation sont en attente et dans l'espérance mais ne font pas de zèle de recrutement. Ils sont dans la distance qui constitue un aspect et même une condition de la quête.

Les jeunes ne doivent rien redouter en ce qui concerne leur liberté car pour les thérapeutes authentiques, la démarche c'est l'inspiration et non la manipulation encore moins le chantage. Cela est constant dans toutes les œuvres qui se soucient du transfert de l'héritage. En situation de crise, malheureusement, on a tendance à traiter les vieilles personnes de sorcières dont il faut se méfier ou se débarrasser. On aurait alors des boucs émissaires mais pas de salut ! Certains, par ignorance, se considèrent orphelins et se donnent des pères de substitution pour une sustentation immédiate.

En second lieu, la formation est globale dès le départ pour tous les jeunes car elle porte sur l'ensemble des aptitudes nécessaires pour se nourrir (agriculture, chasse, piège), se défendre (lutte), survivre (natation, course) et pour vivre en société. On doit exceller dans toutes ces disciplines comme l'a fait le prince Appia sauf en ce qui concerne le tir l'arc où il a refusé de

[5]*The Eloquence of the Scribes*, 2006, p. 262.

tuer un oiseau afin de préserver la vie. En tout état de cause aucune activité humaine ne mérite d'être méprisée car toutes contribuent au bien-être de l'humanité.

C'est ce système d'éducation que le courtisan Ababio veut pervertir. Il cherche à le transformer en processus de recrutement des meilleurs jeunes au service du pouvoir monarchique. Le refus du prince Appia lui coûtera la vie.

N'oublions pas le sens du rituel du « watergazing ». En regardant dans une bassine d'eau, l'épreuve d'introspection permet au candidat à l'initiation de lire en lui-même pour savoir ce qu'il veut faire de sa vie, c qu'Armah appelle « life choices »[6]. Cela est important car bien des jeunes choisissent des voies et se comportent comme si on les y avait contraints. Quels que soient la tâche et le métier, on ne peut l'accomplir avec succès sans imagination ni sans passion.

La discipline constitue une valeur cardinale pour ceux qui se destinent au travail de thérapeute. Les sept commandements s'y réfèrent car la maîtrise de soi est un facteur important de succès de toute action en société. On est libre d'adhérer ou pas après la période probatoire que Densu a subie. Mais si on s'engage, on doit alors se soumettre aux règles de la corporation. Avec la Loi du Père, comme dit le poète psychanalyste GrobliZirignon, on choisit l'ordre par rapport au chaos parce que le principe fondamental est la reconstruction de soi et du monde. Faute de le comprendre, les enfants de BaboNaki ont sombré dans une rivalité qui les a perdus au profit de Bogouzré devenu symbole mythique des artistes chanteurs. De même, nous explique Wondji Christophe, le jeune Dogbowradji s'est-il détruit par son indiscipline après avoir vaincu Zizimazi, l'archétype de l'autocrate à la violence arbitraire.

Enfin, maîtrise et retenue conduisent au partage qui est opposé à la prédation. Le bon héritier est ici celui qui n'est pas fasciné par les gains à court terme mais qui travaille pour ce qu'Ayi Kwei Armah appelle « long range changes » (changement à long terme). Il critique les résultats rapides et les coups d'État parce qu'ils ne prennent pas en compte la durée ni ne touchent aux structures d'aliénation et de domination, se contentant de changer les positions des personnes et d'effectuer ce que les sociologues appellent circulation des élites.

Il ne s'agit pas d'inviter à un ascétisme qui serait une forme de masochisme ainsi que certains considèrent le métier d'enseignant, ni comparable à celui qui, selon Max Weber, a

[6]*Remember the Dismembered Continent*, 2010, p. 278

favorisé l'essor du capitalisme. Armah appelle à une mort symbolique dont l'idée même est incluse dans celle de renaissance. On ne peut renaitre sans mourir. Ainsi la mort d'Osiris ou Asar conduira-t-elle à sa résurrection puis à la naissance d'Horus et repoussera le grain de blé mis en terre par Ngugi Wa Thiong'o.

## CONCLUSION

A une période où tout le monde prétend aimer l'Afrique et œuvrer pour son développement et son bien, Ayi Kwei Armah nous fait comprendre une chose fondamentale : les Africains sont victimes de leur matérialisme qu'il a désigné d'une expression juste « cargo cult », un consumérisme élevé au statut de religion.

L'aveuglement qui en résulte ne permet pas d'être cohérents. Il empêche de répondre correctement aux trois questions que la littérature pose, selon Armah : Quel est le statut du réel ? Quelle histoire l'y a mené ?Quelles sont les perspectives de changement ?C'est à ces questions que répond le symbolisme du chemin à travers le voyage qui va de la faiblesse et du manque à la quête et à la puissance puis à la conquête.

Il conduit aussi à légitimer l'esclavage à partir d'une affirmation contestable : « Tout ce qui a de la valeur est une marchandise » dit Seth dans *Osiris Rising*. Le raffinement consiste à mieux se vendre en participant à la fixation de son propre prix. Ainsi l'esclave gagnerait avec l'esclavagiste et pourrait profiter de son asservissement !

Armah qui s'en prend au marxisme dans « Masks and Marx » s'en rapproche ici car la valeur d'usage n'a rien à voir avec la valeur d'échange. Nous gaspillons l'eau qui est nécessaire à la vie et nous accordons plus de prix aux diamants du sang dont on peut se passer. Alors, au lieu de la maîtrise de soi et du souci de la durée, nous sombrons dans des guerres qui ne peuvent s'expliquer que par le « désir mimétique » dont parle René Girard. On s'entretue pour le pillage et la prédation.

Rendons hommage à l'exigence d'Ayi Kwei Armah envers lui-même et envers les Africains. Ses œuvres méritent d'être étudiées dans nos institutions scolaires et universitaires afin de rompre avec le système éducatif dérivé de la conférence de Berlin et de proposer aux

jeunes des valeurs comme l'unité (wholeness, connectedness) et la réciprocité qui constituent le chemin vers l'identité, la liberté, la créativité, le partage et le progrès durable.

Si la littérature nous prépare à cheminer ensemble, faune, flore, minéraux et humains, nul ne peut alors contester qu'elle nous prépare à la vie et à la responsabilité.